

Étude de « la vie de rue des jeunes de cité » : loi du silence et capital guerrier

Thomas SAUVADET, docteur en sociologie, chercheur associé au laboratoire du CESAMES (CNRS).

Auteur de *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Armand Colin, 2006.

Texte communiqué à partir du débat d'actualité du 28 janvier 2010, organisé par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne.

« **Q**uand j'avais 15 ou 16 ans, comment j'étais méchant (silence). C'était l'époque où je me battais avec mon père (silence) et dans la rue (silence), où j'ai dormi dans les caves, où j'ai été éjecté de l'école. Dans la rue je me battais pour n'importe quoi, juste pour avoir le respect. Parce que si j'avais pas été une teigne, j'aurais mangé une dépression. Si t'es rien dans la société et rien dans la rue, tu coules rapide. Personne ne tient le coup ! »

Tout est dit. Dans ces quelques mots, Abdelkrim, d'une cité de Paris-Nord, décrit l'essentiel : la famille déstructurée (« *je me battais avec mon père* »), l'échec scolaire (« *j'ai été éjecté de l'école* »), l'univers guerrier où l'on doit s'imposer par la force (« *dans la rue, je me battais pour n'importe quoi* »), la quête de reconnaissance (« *juste pour avoir le respect* »). Voilà les thèmes autour desquels a été construite cette présentation tirée d'une enquête socio-ethnographique réalisée entre 2000 et 2003 dans trois cités HLM (deux en région parisienne et une dans les quartiers Nord de Marseille).

On parle beaucoup des jeunes des cités, mais on les connaît mal. On confond à tort les « jeunes de la cité » avec ces bandes qui arpentent les rues, les halls d'immeubles et les parkings. Or, la plupart des jeunes qui habitent les cités sont « invisibles », ne fréquentant pas la rue et partageant leur temps entre l'école, l'appartement (où ils font leurs devoirs, regardent la télé ou jouent aux jeux vidéo) et le club de sport. Seule une minorité de jeunes contrôlent « le territoire » du quartier, traînent dans la rue, squattent les caves et occupent les entrées des immeubles. Ils ont entre 10 et 30 ans (l'augmentation du chômage a contribué à retarder l'entrée dans la vie active) et cumulent les handicaps : échec scolaire, famille déstructurée, chômage, racisme.

Pour ces jeunes-ci, la cité constitue une contre-société où ils vont pouvoir se retrouver, s'exprimer, trouver une place, un statut, une reconnaissance et même des revenus. Ils sont d'abord unis par un sentiment commun de rejet : échec scolaire, professionnel, discrimination. Cela renforce les tendances à l'entre-soi mais contribue en réaction à conforter leur propre mise à l'écart. La contre-société se bâtit sur une culture adolescente : rap, danse hip-hop, codes vestimentaires, façon de s'exprimer (le « langage des cités »), consommation de *shit*, éthique du « rebelle ». La solidarité de groupe possède aussi une dimension matérielle : chacun prête ce dont il dispose : ballon, vélo, scooter, jeux vidéo.

On prête ou on donne de l'argent au copain pour aller au cinéma, au café, jouer au billard. A charge de revanche. C'est la règle : les biens doivent « tourner ». Ensuite, des liens quasi familiaux se tissent entre générations de « petits » et de « grands frères ». Les liens familiaux tendent à s'élargir aux amis proches.

Ces liens unissent les jeunes d'un quartier en une petite communauté organisée autour de trois sphères : l'équipe, la bande et la classe d'âge. L'équipe est *le plus petit groupe de pairs observable*, l'atome social de base composé de deux ou trois amis proches.

La bande rassemble entre 15 et 20 individus, a souvent plusieurs leaders ainsi qu'une appellation (un sigle le plus souvent) et une activité spécifique (consommation de drogues et/ou délinquance et/ou activités sportives ou artistiques...). Les classes d'âge, enfin, sont le troisième mode de regroupement le plus visible. Les « petits » de 10-12 ans jouent ensemble et gravitent autour des adolescents (les « jeunes ») qui, à leur tour, aimeraient faire partie des « grands », dont l'âge va jusqu'à 30 ans.

On aurait pourtant tort de croire que chaque quartier abrite une communauté soudée formant un refuge protecteur contre le monde extérieur. C'est là que réside peut-être la principale originalité de l'enquête : oser se défaire d'une certaine « *autocensure sociologique* » de peur d'« *entretenir les stéréotypes médiatiques et favoriser les politiques répressives* ». Ici, la réalité est crue : les relations entre jeunes sont violentes, hiérarchisées et hautement concurrentielles. Y règnent l'agressivité et le code de l'« honneur », le culte de la virilité et l'appât du gain, dans l'entre-soi et sous le contrôle de différentes formes de « loi du silence » : lien entre autodéfense, virilité et honneur ; ressentiment envers les institutions ; inefficacité de ces institutions (faible taux d'élucidation, coût temporel et économique du recours, jargon juridique difficilement compréhensible, etc.), entre-soi adolescent tenant à l'écart les adultes, impossibilité de porter plainte du fait des activités délinquantes (produits stupéfiants, objets volés, « travail au noir »), modes de régulation interne aux groupes de pairs (arbitrage des leaders ou de l'ensemble des pairs), peur des représailles symboliques et physiques...

Au sein de chaque quartier, la place de chacun est déterminée par un « capital guerrier ». Le terme de capital renvoie ici à la théorie de Pierre Bourdieu, le capital étant guerrier au sens où il faut développer les qualités de guerrier pour s'imposer.

La force physique est un élément important pour s'imposer comme un *leader* (d'où l'attrait pour les sports de combat et les salles de musculation). Mais on peut suppléer à l'absence de force physique par le fait d'être protégé (par des frères, des amis, une bande, un dealer...), ou d'être un « teigneux » qui ne craint pas d'aller au combat, qui ne baisse pas les yeux, n'hésite pas à cogner ou sortir une lame. Le jeune Mamadou, bien que peu imposant physiquement, a osé braver Redouane, un petit caïd, en le provoquant au couteau. Redouane ayant reculé, Mamadou a désormais acquis le « respect » et nul ne songera à lui chercher des « embrouilles ».

La « tchatche », les joutes verbales, l'art de la manipulation (le « vice ») jouent aussi leur rôle.

Le « business » tient une place prépondérante dans les sociabilités locales.

Très tôt, les enfants apprennent à chaparder (des friandises ou des vêtements dans les supermarchés). Certains passent ensuite à des vols plus importants : téléphones portables, scooters. Plus tard, certains vont s'engager dans le deal ou le vol de voitures. La capacité à s'imposer dans les trafics détermine en partie la valeur de chacun. Les leaders sont souvent les dealers, mais les dealers ne sont pas toujours des leaders. Pour devenir un dealer d'une certaine importance, il faut déployer des qualités de guerrier et d'entrepreneur, être un meneur d'hommes et « manager » un réseau de revendeurs : les intimider, les protéger, leur avancer éventuellement de la marchandise, etc. C'est ainsi que certains deviennent des caïds. Ils peuvent arborer les signes de la puissance : rouler en décapotable, arborer des bijoux en or et des téléphones portables qui sonnent toutes les dix minutes.

Au-dessous des « chauds », ces petits caïds fortement pourvus en capital guerrier (et faiblement pourvus en capital scolaire et économique), toute une cascade d'allégeance se met en place. Au bas de l'échelle se trouvent les « toxes », dominés parmi les dominés. Ils ont échoué à l'école, dans l'insertion professionnelle et ne parviennent pas à s'imposer dans la rue. Ils sombrent dans la consommation de stupéfiants et sont réduits à l'état de consommateurs passifs, méprisés par les autres. Un autre profil typique est celui des « fils à papa », qui ont une meilleure insertion scolaire, professionnelle, familiale, et maintiennent une certaine distance par rapport aux bandes.

Le monde de la rue pourrait être vu tantôt comme une « jungle » – marquée par la désorganisation sociale, le chômage, la précarité, la déstructuration familiale, le vol et la violence –, tantôt comme un « village » – avec ses réseaux d'alliance, de solidarité et sa culture –, tantôt comme un business où règnent les lois d'un capitalisme sauvage et brutal, où l'on ne se fait aucun cadeau. Chacune de ces facettes correspond à une part de réalité.

Thomas SAUVADET

Docteur en sociologie, chercheur associé au laboratoire du CESAMES (CNRS)